

Hanno Millesi
Murs de papier

Traduit de l'allemand (Autriche) par
Valérie de Daran

*Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du
Livre et du BMUKK (Ministère fédéral autrichien
pour l'enseignement, l'art et la culture)*

a!

Collection « K. 620 »
Éditions Absalon

© Luftschacht Verlag – Wien, 2006
Titre original : *Wände aus Papier*
© Éditions Absalon pour la traduction française, 2009
36, place des Vosges – 54000 Nancy
www.editionsabsalon.com
ISBN-13 : 978-2-916928-08-1
ISBN-10 : 2-916928-08-1
ISSN : 1960-3215

JOURS OUVRABLES

Le matin, je me promène dans le parc. Depuis que j'y vais, je connais l'endroit comme ma poche. À de nombreux arbres sont accrochés des panonceaux indiquant l'espèce, la variété ou la famille d'arbre dont il s'agit. Je trouve que c'est un excellent dispositif puisque nous autres citadins ne savons guère à quels arbres nous avons affaire. Pour apprendre à les reconnaître, il faut aller à la campagne où les gens du coin vous donnent des explications, en prenant à chaque fois une mine contrite comme si vous posiez là une question inconcevable, presque humiliante. À quelques pas de l'entrée se trouve un étang artificiel. Un bassin de béton au centre duquel est fixée une île couverte d'une dense végétation. Par des marches basses, on accède à une plate-forme tout au bord de l'eau. Un petit effort, et on pourrait mettre une main dans l'eau.

Malgré la fraîcheur de la température, des oiseaux nagent dans l'étang. Au premier abord, je les prends pour des canards, ou plutôt des canes, car leur plumage est tacheté de différents tons de brun. À dire vrai, je ne suis pas sûr de moi. Ce pourrait être aussi bien d'autres oiseaux.

Ils nagent par trois, et l'un d'eux ne cesse de plonger la tête, sans doute à la recherche d'une algue juteuse. Je me demande s'ils sont en mesure de survivre à l'hiver

dans un paysage artificiel, créé par l'homme. Sont-ils nourris ? Ont-ils quelque part un endroit pour dormir, à l'abri des intempéries ? Ils passent certainement une grande partie de l'hiver dans une atmosphère adaptée à leurs besoins physiques. Sans doute quelqu'un vient-il les chercher à temps, avant qu'il ne fasse froid, pour les abriter dans un espace prévu à cet effet. Ils ne savent plus effectuer leurs voyages saisonniers, comme le faisaient leurs ancêtres. Ils ne savent que rester ici, nager en rond sur cette eau, plonger peut-être de temps à autre jusqu'à ce que la surface de cet étang artificiel gèle un jour. Alors – s'ils sont encore en vie à ce moment-là – ces oiseaux se pétrifient inexorablement, accrochés à la glace, puis ils crèvent misérablement.

Tout en songeant à la destinée de ces étranges créatures, je regarde l'une d'elles plonger complètement. Il n'y a pas que la tête qui disparaît, comme c'est le cas tour à tour pour chacun des trois oiseaux ; le corps tout entier plonge à la suite. Étonné par cette manœuvre, j'en déduis une technique de pêche particulière. Il s'agit sans doute d'oiseaux qui se nourrissent à l'occasion de petits poissons. Des poissons d'ornementation, comme ceux qui, en cette saison, se laissent encore parfois prendre par les oiseaux.

En tout cas, on ne voit plus rien de l'oiseau. Il a complètement disparu. Bec, tête, plumage, petit corps couleur terre. Je décide d'attendre jusqu'à ce qu'il réapparaisse à la surface. Il a sans doute un poisson dans le bec, qu'il va partager avec ses camarades. Ces derniers semblent bien être d'accord pour attendre aussi leur compagnon. Ils tournent autour de l'endroit où le premier a plongé.

Voici comment je me représente la situation sous l'eau : la tête de l'oiseau fond d'un seul coup vers le bas pour happer un poisson innocent qui s'attend sans doute à bien des choses, mais pas à un énorme bec d'oiseau. Du moins plus à cette période de l'année. Éventuellement, le petit poisson frétille encore un peu, mais plus vraisemblablement, roide de peur, il ne se rend pas compte de son trépas. Toute l'affaire est réglée en quelques secondes. Tel un gros trognon rétif, le corps du poisson se fraie péniblement un chemin direction l'estomac, dans le cou dressé du prédateur qui a depuis longtemps réapparu à la surface, tandis que les compagnons de l'oiseau piaillent de colère parce que leur collègue ne leur a rien laissé de sa proie. Après cela, les trois continuent de nager, comme s'il n'y avait pas eu le moindre incident, jusqu'à ce que l'un d'eux, saisi d'une intuition subite, considère de nouveau comme opportun de plonger.

Je viens au parc depuis que la galerie marchande est devenue trop dangereuse pour moi. Le risque d'être reconnu y est proportionnellement plus grand. Dans le paysage du parc, la portée du regard est presque illimitée. On voit les passants alors qu'ils sont encore loin et on peut les éviter avant d'entrer dans leur champ de vision. De plus, en cette saison, presque plus personne ne s'attarde dans le parc. Encore moins le matin. Quelques personnes âgées avec leur chien, des mères qui poussent devant elles un landau, des joggers isolés. Rien de dangereux.

Toutes les personnes importantes pour moi se trouvent soit à l'école ou sur leur lieu de travail, soit au centre commercial. Ou bien elles sont occupées aux travaux

domestiques. C'est pourquoi j'ai choisi cet endroit pour effectuer mes rondes de huit heures à treize heures trente.

Tout le monde n'a pas besoin de savoir que j'ai été renvoyé de l'école. Il est déjà assez grave que mes anciens camarades de classe et mes professeurs en aient été informés. Certains jours, je m'imagine qu'une rumeur court parmi mes anciens condisciples, je suis parti pour un long voyage, ou bien j'ai contracté une étrange maladie, une maladie contagieuse qui interdit formellement toute visite. Peut-être a-t-on raconté cela à mes camarades pour qu'ils ne soient pas confrontés aux dures réalités de la vie.

Pour ma part, dès que le verdict m'a été communiqué, j'ai décidé de faire autant que possible comme si de rien n'était. Aucune personne qui ne serait directement touchée par ce changement dans ma vie ne doit en prendre connaissance. Je m'efforce de donner l'impression que rien ne s'est passé. Bien entendu, je ne souhaite tirer aucun avantage de cette situation, je ne veux pas m'accoutumer à l'oisiveté, ni faire la grasse matinée ou me livrer à des plaisirs éventuels qui restent refusés aux autres pour la seule raison qu'ils n'ont pas été frappés par un tel malheur.

Les deux oiseaux restés à la surface décident apparemment de ne pas attendre davantage. Ils changent de direction et mettent le cap sur la rive opposée à la plateforme des promeneurs. Moi aussi, je m'interroge peu à peu sur l'endroit où se trouve l'oiseau disparu. Une si petite créature ne peut tenir aussi longtemps sans apport d'oxygène. Et que signifie donc le fait qu'après une brève hésitation, ses camarades aient repris leur cours ?

Sans que nous en ayons parlé avec mes parents, je sais combien il est important pour eux de sauver la face. Au moins autant que pour moi. À leurs yeux, il est primordial que leur existence ne soit pas chamboulée. La plupart du temps, les choses rentrent dans l'ordre d'elles-mêmes. Il n'est pas nécessaire d'attirer l'attention des gens que cela ne regarde pas. Ce n'est que dans la conscience publique que l'on devient marginal. C'est elle seulement qui décide dans quelle mesure on fait encore partie de la collectivité. La voix individuelle ne compte pas. Seul le chœur des autres décide. Les autres sont objectifs. Et ils se ruent sur celui qui commet l'imprudence de prêter le flanc. En fait, la sphère publique manque de marginaux, de marginaux qui méritent d'être traités comme tels. À supposer que quelqu'un comme moi remplisse incontestablement l'un des critères de la marginalité, il n'y a aucune raison pour qu'elle fasse comme si rien ne s'était passé.

De l'oiseau, toujours aucune trace. Ses deux camarades ont entre-temps disparu eux aussi. La surface de l'eau s'est apaisée. J'entreprends de m'exercer à la patience, attitude à laquelle incite le paysage du parc ; entre ses sages collines couvertes de végétation, je me suis familiarisé avec elle.

Ou bien l'animal se moque de nous tous en ayant subrepticement, et depuis longtemps, gagné la terre ferme, ou bien il lui est arrivé quelque chose. Peut-être les poissons prédateurs vivent-ils sous la surface de l'eau, peut-être l'un d'eux a-t-il tout simplement attrapé le canard alors que ce dernier, ne se doutant de rien, allait happer une algue. Une espèce de poisson imprévisible, jusque-là inconnue, est

probablement née des détritiques que les promeneurs ont jetés dans l'étang. Et cette espèce veille désormais à ce que les oiseaux disparaissent les uns après les autres. Ces agressions brutales ont fini par faire à ce point partie du quotidien que c'est à peine si les compagnons de la victime versent une larme sur la perte de leur camarade. Dans le meilleur des cas, ils le remercient en dessinant comme fortuitement des cercles autour de l'endroit de sa disparition, parce que cela aurait pu tout aussi bien frapper l'un d'eux.

Bien sûr, la vérité se trouve entre ces hypothèses. Un animal n'est pas capable de me duper de la sorte, pas plus que de tels massacres n'ont lieu dans l'étang. Il existe une explication plausible, et je la trouverai parce que je possède la qualité requise : patience.

Il est important de ne pas se laisser détourner de son chemin. Pour les gens de mon entourage, rien n'a changé. Comme tous les matins, je prends le chemin de l'école. Habillé comme il faut, équipé de mon cartable bien rempli, je quitte l'immeuble où se trouve l'appartement de mes parents.

J'ai mis dans mon cartable tous les documents dont j'aurais eu besoin le jour en question, tout en n'ayant naturellement aucune information sur les changements éventuels d'emploi du temps. En outre, depuis le jour de mon renvoi, je n'ai plus rien noté dans mes cahiers. Comme j'en ai l'habitude depuis des années, je descends dans le métro, reste certains matins devant le kiosque à journaux, et d'autres devant le stand des bonbons. Cela fait quelques mois qu'à partir de cet instant, je me comporte autrement :

maintenant, j'utilise la foule pour me perdre dans sa masse innombrable. Je le fais de manière à ce que personne ne s'en rende compte. Ensuite, je ne prends plus la ligne de métro qui pendant des années m'a conduit à l'école, et pas non plus celle qui m'emmène au centre commercial, mais je vais à la périphérie de la ville pour me promener au parc.

Peu après midi, je rentre à la maison, tout en m'efforçant de me fondre comme si de rien n'était parmi les passagers, à la station de métro. Je donne une impression de décontraction et de parfaite gaieté, comme si j'étais soulagé d'avoir derrière moi une journée d'école à la fois fatigante et fastidieuse. J'ai mangé dans la matinée le sandwich que ma mère m'avait préparé.

Dans l'entrée de notre appartement, je dépose mon lourd cartable, réponds à la question au fond superflue de ma mère, est-ce bien moi qui suis rentré, et je la rejoins dans la cuisine. Je prends place à table. Ma mère a déjà préparé un petit repas qu'elle pose devant moi. Elle veut savoir comment les cours se sont passés, et je lui en livre une description détaillée bien que je n'y aie pas assisté.

Je raconte une histoire imaginée pendant mon retour du parc. Parfois, j'évoque les résultats formidables d'un condisciple en mathématiques ou en gymnastique, une autre fois, deux filles se sont crêpé le chignon, ou bien un camarade a pleuré à cause d'une mauvaise note. Quant à moi, je n'apparais presque jamais dans mes récits. Au mieux, j'y passe par hasard, ou je deviens un témoin puisque je me trouve dans la même salle de classe.

Cela peut paraître surprenant, mais il est très rare que je dépeigne un professeur sous un jour défavorable, même